Cartes d'Affaires

Avocat
F. Dodd Tweedie
Edifice LONG, rue Canada
Edmundston, N.-B.

Avocat
M.-D. CORMIER
M.P., C.R., M.A.
Notaire Public
C. P. : 9 — Tél. : 42
Edmundston, N.-B.

Avocat
Albert J. DIONNE
B. A.
Notaire Public
Palais de Justice
Edmundston, N.-B.

Avocat
J.-E. MICHAUD
M. L. P.
Edifice LONG
Edmundston, N.-B.

Avocat
A.-P.-Noel McLAUGHLIN
Avocat — Notaire
Correspondance française
Campbellton, N.-B.

Collecteurs
Credit Guarantee
Percepteurs de Vos Crédits en souffrance
39, rue Canada
Edmundston, N.-B.
C. P. : 734 — Tél. : 323

Architectes
BEAULE & MORISSETTE
ARCHITECTES
SPECIALITES: Edifices publics et religieux, constructions à l'épreuve du feu.
OSCAR BEAULE — A.A.P.Q. & R.I.C.A.
ALBERT MORISSETTE — B.A.A., A.A.P.Q. R.I.C.A.
21 Rue d'Aiguillon, QUEBEC

Comptables
P. Lansdowne Belyea — C.A.-C.P.A.
W. Clarence McNiece — C.A.-C.P.A.
BELYEA ET MCNIECE
COMPTABLES LICENCIES
Dans La Province De Québec Et Au Canada
Auditeurs Pour La Ville de Campbellton
Les Comtés De Restigouche Et Gloucester, N. B.
Bureau: St-Jean, — Moncton, — Campbellton, N. B.

Dr A. M. SORMANY
RAYONS-X — TRAITEMENTS ELECTRIQUES DE TOUTES SORTES
Heures de bureau:—
8 heures à midi — 1 hre à 4 hres de l'après-midi
— 7 à 9 heures du soir ou par rendez-vous.

BUREAU DE PLACEMENT:—
Désirez-vous un emploi comme servante dans un hôtel ou maison privée? Donnez-nous votre nom et vos références. Avez-vous besoin d'une bonne servante? Nous pouvons vous en trouver avec de bonnes qualifications.

GATEAUX FRAIS ET DELICIEUX
De La Célèbre Marque "JAMES STRACHAM" de Montréal — Différentes Sortes.
Nous vendons les Chaussures et les Habits
PHILIPPE MONETTE,
Edmundston, N.-B

AU FOYER

J'ai été un homme, ce qui signifie un lutteur.— *Goethe.*

La fausse modestie est le dernier rafinement de la vanité. — *La Bruyère.*

Fleurs Naturelles pour toutes occasions
CAMBER
THE FLORIST
Woodstock, N. B.
Telephone No. 17-21
Toutes commandes seront expédiées avec promptitude.

MERE D'UN PRETRE

Après celle qui fut bénie entre les femmes,
Je ne sais pas de mère aussi grande que vous
Dont le fils a reçu tout pouvoir sur les âmes
Et que l'Ange à l'autel doit servir à genoux.

Il commande au ciel même et son verbe de flamme
Des saintes vérités est le gardien jaloux ;
Comme son Maître et Roi, sans cuirasse et sans lame,
Il triomphe ici-bas car il est humble et doux.

Et quand vous le nommez mon fils, tout comme un autre,
Vous parlez à Jésus — quelle gloire est la vôtre !
Car le prêtre est un Christ et tout-puissant.

Du monde les honneurs pour lui sont éphémères :
Ses titres sont divins, son nom est imposant.
Vous, sa mère, êtes grande entre toutes les mères !

Soeur MARIE-ROLLANDE

SERVICE D'HYGIENE DE L'ASSOCIATION MEDICALE CANADIENNE

Les Vacances

Notre vie journalière est faite de périodes de travail, de repos et d'exercice. Les vacances qui ont lieu généralement penadnt l'été doivent être un temps de récréation, un temps d'amusement. Nous ne choisissons pas tous le même genre de vacances, car les mêmes divertissements ne nous plaisent pas tous. Les meilleurs vacances sont celles qui nous font changer notre manière de vivre. L'employé de bureau doit passer ses vacances au dehors. L'ouvrier a besoin de se reposer de ses travaux manuels. L'homme d'affaires doit passer ses vacances loin des journaux et du téléphone.

Les vacances sont souvent un temps de danger au point de vue de la santé. Il ne faut pas croire que nous pouvons nous améliorer la santé tout simplement en quittant la ville pour passer quelque temps à la campagne. La maladie sévit dans la campagne comme dans la ville, surtout dans les endroits où les approvisionnements d'eau et de lait ne sont pas sauvegardés, et dans les hôtels et les restaurants où la vaisselle n'est pas stérilisée. C'est pourquoi avant de choisir un endroit de villégiature, nous devons nous informer sur certains points... Prenons l'approvisionnement d'eau comme exemple. Impossible de juger, en regardant l'eau, si elle est saine ou non. Une eau claire et froide peut contenir les microbes de la fièvre typhoïde. Si l'approvisionnement de lait n'est pas pasteurisé, vous devez bouillir le lait dont vous faites usage. Le lait cru est dangereux; vous ne devez donner à vos enfants que le lait bouilli ou pasteurisé.

L'eau et le lait sont sains ou ils sont dangereux. Buvez-les sans crainte s'ils sont sains, mais si les approvisionnements d'eau et de lait ne sont pas sauvegardés, n'en faites pas usage sans les bouillir; même une bouchée peut vous faire du tort.

Le soleil nous offre bien d'avantages, mais il faut prendre en modération les bains de soleil. Le soleil peut facilement brûler, et inutile de vous dire combien sont pénibles ces brûlures. Il est bon de brûnir la peau mais il faut le faire graduellement.

Chaque été, le chiffre des noyades est alarmant, parce que les baigneurs se montrent sans s'informer au sujet des courants et de la profondeur de l'eau. Il faut laisser écouler au moins deux heures entre l'heure du repas et celle du bain.

Suivez ces prescriptions afin de vous préserver la santé et la vie pendant vos vacances.

Pour questions au sujet de la santé en général, écrire à l'Association Médicale Canadienne, 184 rue Collège, Toronto. Une réponse personnelle sera envoyée par écrit

FARCEUR

Une voix au téléphone, à deux heures du matin.

—Allo! chez monsieur Dupuis ? Oui, monsieur qu'est-ce qu'il y a ?

—Voter maison est-elle sur le chemin de l'autobus ?

—Oui.

Eh bien! vous feriez mieux de l'ôter de là, parce que l'autobus s'en vient !

LE CRAN

(La "Croix")

Pendant que, penchés sur les mille questions matérielles de l'heure présente, les hommes dévorent leurs journaux et se dévorent eux-mêmes, le prêtre, qui habite un plan supérieur, s'occupe des âmes de toutes les couleurs... des noires... des rouges ...et même des blanches.

Le prêtre dont je veux parler aujourd'hui a la charge d'une toute nouvelle paroisse de banlieue: et il en est très fier.

Capitaine d'un bateau qu'is'appelle Villeneuve-la-Garenne, en plein bled, il n'a pas assez des dix-huit heures de travail de chaque journée pour arriver à faire le strict nécessaire.

— o —

La semaine dernière, surtout, ce fut le coup dur et doux, car c'était la première Communion solennelle.

Coup doux... La préparation des enfants à ce grand acte est la suprême douceur du prêtre.

Coup dur... Dans la banlieue parisienne, les paroisses surgissent, drues et vivantes, en quelques années... parfois même en quelques mois.

Et alors se posent, à la fois, tous les problèmes de la vie paroissiale.

Celui de la semaine dernière aurait été ardu, même pour un professeur de l'Ecole centrale.

Il se résumait ainsi: Comment, dans un baraquement pouvant contenir 200 personnes, arriverai-je à en entasser 800, et à faire dignement les cérémonies...?

— o —

La tête sur un plan du baraquement, le nouveau curé se sent impuissant. C'est le casse-tête chinois. Il a beau le tourner, le retourner... supprimer les chaises...? 200 personnes. Pas plus !...

Alors, entassement... restriction... mécontentement... Une femme ne lui a-t-elle pas dit... oui... à lui... "Monsieur le Curé, vous êtes contre les familles nombreuses !..."

—Mais enfin, Madame...

—Il n'y a pas de "Madame". Si vous voulez, vous pourriez !...

Le mot a laissé M. le curé rêveur...

— o —

Ah, l'an prochain, il jouera sur le velours parce que, tout à côté, l'église neuve, dont la carcasse émerge déjà dans le ciel, cette église sera finie...

Mais aujourd'hui !...

L'architecte, M. Venner, a bien pressé les travaux le plus qu'il a pu. Mais il faut ce qu'il faut.

Il faut de la'rgent, da'bord.

Il faut ensuite que le ciment soit suffisamment sec pour le décoffrer.

Or, pendant tout le mois de mai — le mois, parait-il, le plus beau, — il n'a pas cessé de pleuvoir...

Et la première Communion est pour demain... 800 personnes !...

— o —

Le curé et l'architecte se regardent.

Ils sont jeunes, tous les deux... audacieux, tous les deux... Ils savent que l'audace est un péril, elel est surtout une force...

Et voici qu'une même pensée... un même projet surgit tout à coup en leur esprit tendu...

—Si on y allait...?

—Oui... Si on y allait...?

—Allons-y !...

Alors enjambant les poutres de fer, contournant les sacs de ciment, ils s'en vont tous les deux, devant la carcasst de la future église qui étire, dans le ciel sombre, toute la longueur de ses grands bras gris...

Ondirait l'arche de Noé, qui gît là, quille en l'air.

—Après tout, dit l'architecte, ce n'est qu'une question de bâches...

—... Qu'une question de bâches ? répète le curé... Et on en trouve, des bâches...?

—On trouve tout... quand on veut...

Toujours le même mot !

—Alors... ça y est...?

—Ca y est !...

— o —

Le peuple aime le "cran".

Quand les familles du bled apprirent qu'au lieu d'être reçues au compte-gouttes, et comprimées comme des sardines, elles auraient toute la place, et pourraient amener tout le monde quelles voudraient, ce fut un enthousiasme général: "Bravo, Monsieur le Curé !... Ca... c'est d'un as !"

—Apportez tout de même des parapluies.

—Mais non !... Il fera beau ! On commande le soleil.

—Comme Josué...?

—Pourquoi pas !

— o —

Alors, cela "barda".

Tous les camions du chantier et tous les hommes furent mobilisés pour les bâches.

On en chercha partout... Et le plus curieux, c'est qu'on en trouva.

On protégea dabord l'autel et les enfants... puis la foule des parents.

—Ah... vous savez, nous autres, on n'est pas en sucre... On est habitué à la "flotte"... Ca nous est égal !

Naturellement, quelques gens froids — il y en a toujours — protestèrent es, tur un ton froid, ils dirent :

—Monsieur le Curé, vous n'y pensez pas...

—Comment... je n'y pense pas... Mais je ne fais que cela !...

— o —

En effet, le curé et l'architecte étudièrent leur affaire toute la nuit. Et quand blanchit la'ube du jour de la première Communion, elle ne comportait presque plus d'aléa.

Jamais Villeneuve-la-Garenne n'avait vu se dérouler une cérémonie de cette envergure.

Presque toutes les familles avaient là un petit garçon ou une pettie fille; ce fut donc fête complète.

Le soleil, ce vieux boudeur, parut lui-même s'intéresser à ces braves gens, qui comptaient tellement sur lui! Et il ruissela en lumière, et en chaleur, sur toute la cérémonie du matin.

Les garçons furent très sages... Les petites filles presque autant.

Le brave curé, au milieu de ses ouailles, était un homme heureux.

— o —

Oui, mais le soir, le diable, probablement vexé, parut vouloir s'en mêler.

On était revenu aux Vêpres avec le soleil. Au *Magnificat*, patratas ! Un coup de tonnerre formidable !

Les bâches en sursautèrent.

Et, au fond de leurs coeurs compliqués, les gens froids, mystérieusement, tressaillirent aussi... Ils al'aient peut-être avoir enfin raison... Quelle débandade si un déluge d'eau s'abattait sur l'arche de Noé renversée !...

— o —

Fallait-il continuer...? ou juguler le prédicateur...? Empêcher ces tout petits de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses oeuvres...? Ou les renvoyer en vitesse...?

Un jeune ingénieur U. S. I. C. était à. M. le curé l'envoya, en reconnaissance, consulter le ciel.

Il revint presque tout de suite, avec le sourire

—Ca possera... L'orage va sur Epinay... On est verni !

Le prédicateur fit superbe.

— Constatez, mes enfants... Le diable a voulu nous faire peur. Vous allez lui montrer que, le bon Dieu étant dans vos coeurs, vous n'avez plus peur de rien !... Renoncez-vous à Satan...?

S'ils y renoncèrent !... Jamais il ne fut plus conspué dans la banlieue que ce jour-là...

—Pourvu que ça dure !... murmuraient les gens froids en secouant la tête...

—Ce qui est pris est pris...! répondait M. le curé.

Et Satan venait de beaucoup "prendre".

— o —

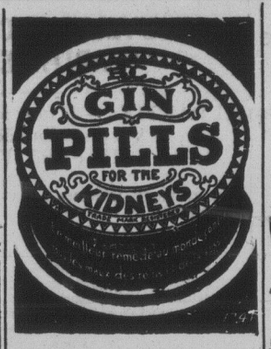
Et c'est ainsi que, de nouvelle paroisse en nouvelle paroisse, l'incendie s'allume dans la banlieue immense.

Bienheureux ceux qui l'alimentent, avec leur argent... leur énergie... leur coeur... avec tout le don d'eux-mêmes...

Pierre L'ERMITE.

POUR VOTRE BIEN-ETRE PRENEZ UN DEJEUNER AU
SHREDDED WHEAT

Il vous offre nourriture et masse sous une forme digestible et agréable.
Fait au Canada avec du blé canadien
THE CANADIAN SHREDDED WHEAT COMPANY, LTD.



Lettre pour les Temps Dûrs

CHER MONSIEUR
CHERE MADAME,

Un chien lèche la plaie de son congénère blessé; et même la souffrance de son maître l'inquiète et l'abat.

Des humains verront-ils alors sans s'émouvoir la triste situation de tous ces pauvres enfants, asns défense et sans protection, sans parenté ni patrimoine, en marge de la famille et de la société, innocents, impuissants et nombreux, deshonneur social par leur origine, fardeau social par leur nombre, victimes obligées de parents sans coeur, ignorants, légers et imprudents, et qui commencent, sous l'égided 'un numéro banal, dans un petit lit d'hospice, le rude combat de la vie ?

Seuls des égoïstes restent les yeux secs et gardent un coeur de pierre devant ce tableau.

Seuls des égoïstes se réfugient derrière le vain prétexte de l'encouragement au vice.

Là ne'st pourtant pas la question. Il s'agit uniquement de savoir si cette misère, telle quelle, la misère de l'enfant né de parents inconnus mérite la pitié des gens à la'ise aussi bien que des pauvres gens.

— o —

Mais la pitié humaine, la pitié naturelle est instable, passagère, éphémère. Aussi, est-ce à une pitié surnaturelle que nous vous convions.

Elle consiste à voir, en chacun de ces petits abandonnés, Notre-Seigneur qui se cache... qui se cache, pour voir si on sera charitable. "Ce que vous faites à ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous le faites, dit-il, et ce que vous leur refusez, pouvant le leur donner, c'est à moi que vous le refusez."

Dès lors, avez-vous les moyens, avez-vous le dévouement, avez-vous l'esprit surnaturel suffisants pour secourir, de façon continue et perpétuelle, un pauvre de Jésus-Christ ?

Vous sentez-vous assez de bonté au coeur pour rendre un père et une mère à un enfant qui les a perdus ?

Portez-vous à Jésus-Christ, qui vous a rachetés du péché, assez d'amour pour vouloir racheter d'un dénuement sans nom l'innocente victime d'une passion coupable ?

Avec la grâce de Dieu, vous pensez vous capables d'un acte héroïque, persévérant et constamment béni de Celui qui est toute charité, tout amour?

Voulez-vousde la présence du pauvre de Jésus-Christ du pauvre à votre foyer, à votre table de famille sur vos genoux, sur votre coeur et à votre lit de mort ?

Adoptez un enfant de la Crèche.

Visitez la Crèche.

Faites votre choix; et choyez désormais le'nfant qui n'a jamais vu son père et sa mère.

Soyez-lu père et mère, papa et maman, avec tout ce que ces titres comportent de soins attentifs, de dévouement, de sacrifices, de responsabilités même et de célestes bénédictions.

JUIN

(Consacré au Sacré-Coeur)

Nouvelle lune, le 4,
Premier quartier, le 11,
Pleine lune, le 18,
Dernier quartier, le 25.

1	M	S. Pamphile,
2	J	Ste Blandine.
3	V	S. Coeur de Jésus.
4	D	*IIIe ap. Pent.* Sol. du S.-Coeur
6	L	S. Norbert
7	M	S. Robert
8	M	S. Médard
9	J	Ste Pélagie
10	V	Ste Marguerite
11	S	S. Barnabé
12	D	*IVe ap. Pent.*
13	L	S. Antoine-de-Padoue
14	M	S. Basile le G.
15	M	Ste Germaine
16	J	S. François Régis
17	V	S. Cyr
18	S	S. Ephrem
19	D	*Ve ap. Pent.*
20	L	S. Silvère
21	M	S. Louis de Gonz.
22	M	S. Paulin
23	J	Ste Agrippine
24	V	S. Jean-Baptiste
25	S	S. Adalbert
25	D	*VIe ap. Pent.*
27	L	S. Ladislas, roi.
28	M	S. Irénée
29	M	SS. Pierre et Paul
30	J	Com. de S. Paul.

Un simple souvenir—la
CONSTIPATION

le rendit presque impotent, jadis
"J'étais très abattu par suite de sérieuse constipation; affligé de maux de tête, maux de dos, malaises après les repas; maigre, nerveux, irritable. Fruit-a-tives me procura soulagement complet. Je ne me suis jamais senti mieux de ma vie." M.J.P., Cabano, P.Q.
Fruit-a-tives, grande découverte d'un brillant médecin, stimule le fonctionnement naturel de CINQ organes vitaux. Essayez-le! Il est absolument sans égal pour mater constipation, maux de tête, maux de dos, indigestion et les maladies de longue date comme le rhumatisme. 25c. et 50c.
Fruit-a-tives
REND ET CONSERVE LA SANTÉ

COIN DE LA BONNE CUISINIERE

SAUCE BRUNE

Composition : —

1 pinte d'eau, 1 livre de cou de boeuf, 1 once de beurre, ½ once de farine, 1 oignon, 1 petite tranche de lard fumé maigre, sel et poivre.

Préparation : —

Coupezle boeuf et le lard fumé en petits morceaux, tranchez l'oignon, mettez avec le'au dans une lèchefrite,et faites brunir. Ajoutez le sel et le poivre, du trèfle si vous le désirez; faites cuire doucement pendant trois ou quatre heures et coulez. Faites cuire le beurre et la farine pendant cinq minutes, ajoutez-y la sauce, et brassez jusqu'à ce que cela bouille.

RESTES DE GIGOT DE MOUTON EN RAGOUT

Composition : —

Gigot de mouton, carottes, oignons et farine.

Préparation : —

Coupez les os de votre gigot passez-les au beurre, retirez-les de votre casserole, faites revenir quelques carottes et oignons coupés en morceaux, mettez de la farine mouillez en tournant avec du bouillon ou de l'eau chaude, ajoutez vos tranches de gigot et laissez cuire doucement, feu dessus, feu dessous, pendant trois heures et servez. Le lard étant salé ne mettez du sel que s'il en est besoin.

SECRETS DE LA BONNE CUISINE
En vente à l'Imprimerie du Madawaska. — Edition de luxe augmentée: $2.00

LA PETITE CANADIENNE

Roman Canadien Inédit, par
J. M. LEBEL

Tous droits réservés, 1930, par Edouard Garand, 1423-27, rue Ste-Elisabeth, Montréal, P. Q., où l'on peut se procurer ces volumes au prix de 25 sous chacun.
Par la Poste: 30 sous.

Feuilleton No. 9

L'ingénieur se mit à considérer son neveu avec le plus drôlatique étonnement, et il s'écria, non sans papilloter très fort des paupières :

—As-tu perdu la tête, Philip ? As-tu pensé une seule minute que je serais assez stupide de payer deux fois pour ces plans et ce modèle ?

Lecolonel fut secoué par un tressaillement de contrariété.

—Me serais-je fourvoyé? pensa-t-il. Quelle idée peut donc avoir mon oncle ?

Et comme il gardait le silence, très désorienté, Conrad reprit avec véhémence :

—Oui, je me demande si tu as perdu la tête. Voilà un individu qui vient te dire: "C'est moi ou telle autre persomne que je connais qui suis actuellement le dépositaire des plans volés à votre oncle !"... Et toi, alors au lieu de livrer à la justice ces receleurs, tu discutes avec eux toute une transaction financière.

Le colonel se mit à rire doucement.

L'ingénieur demeura interloqué par le rire de son neveu, puis il demanda avec humeur :

—Qu'est-ce qui te fait rire ?

—Ceci, répondit le colonel: que mon homme m'avait tout d'abord prévenu que le particulier, Karl Fringer, a pris toutes ces dispositions et ses précautions pour assurer la mise à point de son entreprise, et que l'argent seul, bien et dûment versé,pourra acquérir les plans et le modèle. Ce qui, dans mon esprit, revient à dire que la police, une arrestation, toute la machine justicière enfin ne pourra vous rendre ce qui vous a été volé.

James Conrad poussa un long soupir et se renversa sur le dossier de son siège. Les dernières paroles du colonel lui ôtaient l'espoir qu'il avait un moment entrevu de revoir les plans et le modèle sans bourse délier.

Le colonel comprit l'effet de ses paroles, et un éclair de joie illumina ses prunelles jaunes.

Aussi reprit-il avec plus de confiance :

—Mon oncle, vous savez que j'ai peu l'habitude de me mêler de vos affaires pas plus que de celles des autres; mais vous savez aussi que je m'intéresse beaucoup au succès des vôtres. Alors, j'avais pensé qu'en acceptant la proposition de ce Karl Fringer vous mettiez tout bonnement cinquante mille dollars dans vos poches.

Ce chiffre fit tressauter l'ingénieur. Il clignotafortement des yeux, assujettit son lorgnon et dit :

—Explique-toi, Philip.

—Ecoutez donc. Lebon vous a volé les plans et le modèle plus vingt-cinq mille dollars. Mais si Lebon n'avait pas été une canaille, vous auriez eu à lui verser une somme additionnelle de soixante-quinze mille dollars, ce qui, si je le sais bien compter, aurait fait une somme totale de cent mille dollars. Or, Lebon en commettant ce vol a perdu tous ces droits à l'invention, et n'a à faire valoir contre vous aucune réclamation. Maintenant il arrive,, par je ne sais quelles combinaisons du hasard, que des inconnus vous offrent les mêmes plans et le même modèle pour une somme nette de vingt-cinq mille dollars, somme qui, avec celle payée à Lebon, vous rend propriétaire de toute l'affaire pour un montant global et final de cinquante mille dollars. Voyons, est-ce clair, mon oncle ?

Conrad, cette fois, parut ébloui et il s'écria :

—Tu as raison, Philip, l'affaire est splendide. Revois ton homme et l'amène ici.

—Une minute, mon oncle. Cet homme m'a dit que, si vous acceptiez le marché, vous pourriez vous rendre aujourd'hui entre dix et onze heures au Welland.

—Ce Fringer loge donc au Welland

—Je le crois et je coris aussi qu'il nest ni plus ni moins que la personne même qui m'a chargé de cette mission après de vous.

—C'est ce que j'avais un peu pensé répliqua Conrad, méditatif.

Un silence s'établit au bout duquel l'ingénieur demanda :

—Es-tu d'avis que je me rende au Welland ?

—Sans doute, répondit vivement le colonel. Car le plus tôt l'affaire bâclée, le mieux ce sera pour vous. Je crois savoir que ce même Fringer est aussi en relation avec William Benjamin..

—Au fait, j'avais oublié ce Benjamin. Eh bien! c'est dit: je vais au Welland. Tu m'accompagnes ?

—Certainement, répondit le colonel avec un sourire de triomphe.

L'instant d'après les deux hommes sortaient rapidement de l'hôtel, montaient en taxi et s'éloignaient à toute allure, au grand désespoir de Maître Tonnerre qui pesta, jura, sacra, et finit, enfin, par se donner cette bonne consolation :

—C'est égal, je connais le logis... Je pourrai toujours rattraper le locataire !

Et Tonnerre s'éloigna pour aller rejoindre son compère.

. . . . . .

Il était dix heures et demie, lorsque James Conrad et son neveu furent introduits dans l'appartement de M. Karl Fringer, au Welland Hôtel.

Après l'échange usuel de politesse et que cahcun des trois personnages eut pris un siège, l'ingénieur commença :

—Ainsi donc, Monsieur Fringer vous posséder les plans du Chasse-Torpille Lebon ?

—Oui, monsieur, répondit Fringer en recroquevillant davantage les pointes de sa moustache tournées en queue de cochonnet.

—Et le modèle? interrogea encore Conrad.

—Le modèle pourra vous être livré d'ici deux ou trois jours.

—Aux prix que vous avez établis avec le colonel ?

—Oui monsieur.

—C'est-à-dire, spécifia Conrad, dix mille dollars payables contre remise des plans, et quinze mille contre livraison du modèle ?

—C'est cela.

—Eh bien! je suis prêt à conclure le marché. Mais vous conviendrez que je ne peux rien faire avant de m'être assuré que les plans en question sont bien authentiques.

—C'est très juste, monsieur, répondit Fringer. J'ai ici les plans.

—Tout va bien alors, répliqua Conrad.

Et pendant que Fringer tirait d'une poche intérieure de sa veste une large enveloppe jaune, l'ingénieur exhibait son carnet de chèques et le posait devant lui.

—Voici l'enveloppe qui contient les plans, dit Fringer dont l'oeil avide, comme celui du colonel, se posait sur le beau carnet de chèques.

Conrad prit l'enveloppe, ajusta son lorgnon et l'examina avant de l'ouvrir. Ses yeux clignotèrent vivement. Il retourna l'enveloppe en tous sens, puis, regardant Fringer, demanda :

—Etes-vous sûr qu'en cette enveloppe se trouvent les plans qui nous intéressent.

Car, disons-le, l'ingénieur ne reconnaissait pas l'enveloppe en laquel le il avait mis les plans du Chasse-Torpille, le jour où il les avait achetés de Pierre Lebon.

La qustion de l'ingénieur parut embarrasser Fringer, qui jeta sur le colonel un regard interrogateur.

Le colonel tressaillit et fit mine de ne pa svoir le regard de Fringer. Il demanda :

—Ne reconnaissez-vous pas cette enveloppe, mon oncle ?

—Cette enevloppe n'est ni du format ni du papier de celle dans laquelle j'avais mis les plans.

—Ah !... fit le colonel dont le front s'humecta d'une sueur légère mais froide.

—Ensuite, ajouta Conrad, j'avais noté sur l'enveloppe: "Plans C.-T.." Cette note, je ne la retrouve point sur celle-ci.

Le colonel tressaillit de nouveau et pensa :

—L'imbécile de Fringer... qui a refusé de me laisser voir et constater que cette enveloppe était ou n'était pas celle que j'avais vue !

Mais de suite Fringer émettait :

—Il se peut, monsieur Conrad, que l'enveloppe ait été changée ?

—En effet, cela se peut, répliqua Conrad. Et puis, je remarque qu'elle est scellée, et la mienne ne l'était pas.

—My Lord !... s'écria le colonel qui était sur des épines, rien n'est plus simple que de voir ce que contient cette enveloppe, regardez !

—Qui, regardez, appuya Fringer.

—Il n'y a pas autre chose à faire, dit Conrad en brisant une extrémité de le'nveloppe. Puis il en tira une feuille de papier blanc pliée en trois. Dans l'enveloppe il remarqua qu'il y avait encore une dizaine de ces feuilles de papier. Il déplia celle qu'il tenait dans ses mains et la vit couverte d'une grosse écriture très irrégulière, et cela lui parut une lettre.

Il la parcourut rapidement et curieusement des yeux.

—Diable !... s'écria-t-il au bout d'un moment, qu'est-ce que cela veut dire ?... C'est une lettre... une lettre écrite en langue frnaçaise !... Voyons! heureuesment que je connais cette langue. Cette fois, il se mit à lire attentivement.

—Pâle, le colonel observait son oncle d'un regard vacillant.

Fringer, curieux et craintif à la fois, cherchait à surprendre sur la physionomie de l'ingénieur les impressions que pourrait faire naitre cette lecture.

Quantà Conrad, au fur et à mesure qu'il lisait, son visage exprimait tour à tour la surprise, l'étonnement, la stupeur. Puis un sourire retenu se fit jour entre ses lèvres. Ce sourire s'accentua, s'amplifia, pendant que les paupières battaient terriblement. Puis, enfin, l'ingénieur partit d'un rire, mais d'un rire énorme, formidable d'un rire qui fit chanceler sur leur siège respectif le colonel et Fringer.

Le colonel voulut parler... Conrad continua de rire de plus belle.

Fringer, à son tour, tenta de demander une explication de ce rire singulier.

Le rire de Conrad devint plus formidable.

Alors le Colonel et Fringer s'entre-regardèrent et ils parurent se poser cette question :

—Est-il fou ?...

Ils finirent par le penser, lorsque Conrad se pâma... Et, pour le colonel qui connaissait son oncle, c'était da'utant plus bizarre, que rarement l'ingénieur riait. Mais là, ce n'était plus du rire... L'ingénieur avait échappé son lorgnon, ses yeux pleuraient de rire, sa bouche se fendait dangereusement, il se tapait les cuisses, il posait ses mains à ses côtés, sautait, tressautait... puis retapait ses cuisses... Il voulut bien mettre un frein à ce rire débordant, mais alors il apercevait les figures stupides d'hébétement du colonel et de Fringer, et le rire, le fou rire, le rire débridé, le rire qui tue parfois, le reprenait...

Enfin, par un terrible effort de volonté, il réussit à retrouver en partie son calme et son sérieux, et la voix à demi éteinte, hoquetante ,toujours sur le point de repartir avec le mors aux dents, il dit à ses deux interlocuteurs :

—Ecoutez cela... je ne peux pas rire seul...

Et il se mit à lire la lettre suivante:

Ma chère et très adorée Adeline...

Est-il pire souffrance, pire douleur pire catastrophe que cette longue et cruelle séparation? Hélas! sans cesse balloté par les vagues gigantesques d'une mer en furie, j'ai beau tourner ma barque vers votre port, toujours je suis repoussé par les vents contraires. Mais qu'importe ! Votre cher souvenir et mon inaltérable amour me donnent le courage viril et la tenacité inébranlable qui finiront bien par vaincre les éléments déchaînés. Comme César, je franchirai le Rubicon! Mais j'aurai plus de gloire que César, attendu que j'aurai été seul à conduire ma barque avariée. Et dussé-je m'environner d'ailes, comme l'aigle qui traverse la tempête pour remonter à son aire, je balayerai l'espace! Je refoulerai les vastes ouragans! Je ferai rentrer les mers dans leur lit! J'apaiserai les océans écumeux! De ma route j'écarterai les monts! Et, chère Adeline, je vous le jure, vous me verrez bientôt tomber à deux genoux devant votre personne. Et, enattendant que ce bienheureux espoir se réalise, je vous prie de me croire toujours, très chèreet très adorée Adeline,

Votre très amoureux et fidèle...

MAITRE ALPACA, Avocat.

. . . . . .

A Suivre